

Interview de Tania Magy, responsable de l'association ART ROM, réalisée par le CASNAV de Bordeaux (Claude Sabrier et Dominique Carré), à l'occasion de la journée consacrée à la scolarisation des enfants du voyage au CDDP de la Gironde, le 7 février 2007.

Tania Magy réalise des ateliers d'arts plastiques avec des adultes et des enfants « voyageurs ». Elle est également enseignante.



Art Rom

Tania MAGY

C/o VialaRue – 16 rue Saint James 33000 Bordeaux

Port : 06.65.12.81.18 - Email : magytonia@hotmail.com

Tania Magy : Je suis née à Libourne en 1972, mon père naturel était gitan, je ne l'ai pas connu. J'ai grandi dans ma famille : des commerçants forains sédentaires. J'étais habituée à voir mes amis gitans, à faire le spectacle du grand déballage au marché de Saint-Michel à Bordeaux.

J'ai réalisé ma scolarité dans des établissements privés et en même temps, que je voulais devenir enseignante.

Je me suis orientée vers des études d'Arts Plastiques qui m'ont amenée à retrouver mes racines, à avoir le regard orienté ici et là, c'est-à-dire entre les voyageurs et les autres personnes.

Je me suis penchée dans ma thèse, sous la direction de Monsieur le Professeur Emérite Jacques COHEN, à l'Université Paris I Sorbonne, à travers des questionnements et recherches artistiques autour du nomadisme, sur les pratiques artistiques de rue, les structures itinérantes. Après « *L'Art Rom, des transports amoureux... Un atelier ambulancier d'Arts Plastiques : des tentatives d'enseignements entre Tsiganes, Gadjé et autres Voyageurs dans le temps* » (2002), je parle de mon cheminement physique et intellectuel, à la rencontre de l'Histoire de l'Art des Tsiganes et des personnes qui les ont représentés et les représentent encore. Des acteurs de terrain, parfois souterrains, parfois tout terrain.

J'ai réalisé durant mes études des centaines d'ateliers d'Arts Plastiques avec des adultes et des enfants manouches en aires d'accueil, des Gitans en maison, des Roms en situations précaires, dans des squats, les friches industrielles et avec des artistes impliqués dans l'association que nous avons créée, qui a pour but de promouvoir la culture Tsigane et celle des autres Voyageurs (1998, Bordeaux).

CS : Le désir de devenir enseignante vous est venu très jeune, comment l'expliquez-vous ? Pourriez-vous préciser ce qu'« être enseignante » représentait pour vous alors ?

TM : A mes yeux être enseignante c'était (et c'est toujours) être attentif et comprendre les différents apprentissages puis savoir analyser, transmettre, chercher des exemples, des références. C'est aussi proposer des travaux plus ou moins rapides à réaliser. J'ai énormément apprécié de savoir lire et écrire, cela permet d'aller plus loin dans la connaissance. C'est sans doute le fait d'avoir soif de ces connaissances et discussions qui

m'a donné envie de suivre ce chemin. La part d'attention qui était accordée aux élèves pour progresser toujours.

Puis j'ai retrouvé mon frère, j'ai acheté sa caravane et repris la route, développant ainsi le concept de caravane-musée et de caravane atelier.

J'ai connu les difficultés des nomades, les joies, tout en travaillant comme professeur vacataire d'Arts Plastiques.

J'étais ainsi confrontée un peu plus à deux réalités du quotidien : celui de gens du voyage et celui des payos, des gadjé.

CS : Vous semblez attirée autant par le monde du voyage, des lieux de passage, des lieux désaffectés, invisibles pour la plupart des gens ordinaires et par le monde très structuré de l'école. Comment expliquez-vous cette double attirance, et surtout comment arrivez-vous à travailler dans ces deux univers opposés ?

TM : J'ai énormément travaillé sur le thème de l'errance, de la marge et je me suis rendu compte assez jeune qu'il y avait souvent une transversalité d'un lieu à l'autre, celui-ci se « nourrit » des exemples de celui-là et les deux fonctionnements amenant des réponses à l'autre : l'altérité. Mon grand-père juif qui était bouquiniste et antiquaire m'a toujours expliqué que le marchand devait savoir trouver la bonne affaire et savoir la mettre en valeur en l'exposant ailleurs et autrement que dans un grenier, « une friche ». C'est grâce à l'Université que j'ai su voyager en explorant, en structurant mes recherches-crétions. Si cela n'avait pas eu lieu je serais peut-être marginale, dans le sens où je ne serais plus dans la réalité du quotidien de la majorité de nos concitoyens, tsiganes et gadjé. Tous les Tsiganes ne sont pas dans la marge.

Les ateliers qui ont lieu sur les aires de stationnement sont perçus de manière différente si l'on reste plusieurs jours ou quelques heures.

Les créations des artistes (amateurs ou professionnels) seront inspirées de la réalité s'il y a deuil (les fleurs, les croix, les anges...), expulsion (les caravanes, les cris, les clisté... (les gendarmes)), fête, travail, naissance, voyage...

Il n'est pas rare que certains connaissent des noms d'artistes tsiganes plasticiens, musiciens, conteurs, ayant déjà vu telle œuvre de Django Reinhardt, Torino Zigler, Marcel Hognon, Sandra Jayat, Gérard Gartner, Mona Metbach...

Les créations sont soit détruites, soit offertes, soit vendues, en général elles sont faciles à transporter. Parfois certaines structures avec lesquelles nous travaillons exposent ces réalisations (*Voir art Rom, Tania Mag, Krakatoa* <http://www.krakatoa.org/spip.php?article230>)

CS : Pouvez-vous nous dire au-delà du plaisir de créer ensemble si vous poursuivez d'autres objectifs, avec les enfants en particulier, durant ces ateliers ?

TM : L'un de mes objectifs premier c'est de montrer aux jeunes qu'il existe des artistes, des personnes impliquées de par leur métier de pédagogue, et qui ont certaines pratiques, j'entends par là la recherche-crétion, ce qui fait que l'on analyse une démarche, que l'on se documente et que l'on apporte soi-même des éléments de réponses à cet ensemble. Ces personnes font aussi partie de réseaux (on n'est jamais seul) et cela peut permettre de s'exprimer et de donner corps pour le futur à des expositions, des métiers artistiques. C'est éveiller une certaine curiosité, le plaisir des choses bien faites. Dans des cas extrêmes (je pense à des ateliers avec des médecins, des infirmiers, des adultes), c'est permettre d'exprimer aussi des traumatismes et pouvoir en parler par le biais des arts.

Les cours qui ont lieu au collège sont perçus de diverses manières selon le mode de vie et le niveau de culture des Voyageurs. Si certains ne savent ni lire, ni écrire, je fais une

approche de ces techniques (crayons, plumes, pinceaux, doigts) en m'appuyant sur l'exemple de Ranz Guiméra dit « Kabila » qui compose des « *analphabets* ». Cet espagnol contemporain utilise des signes et symboles comme nouveaux alphabets sur des supports à l'aspect fragile, rouleaux trimballés au gré des expositions.

D'autres élèves pratiquent déjà la peinture ou la sculpture, connaissent les matériaux et le monde artistique, cela devient parfois même un défi d'être le meilleur. L'Histoire de l'Art semble pourtant moins importante à part pour l'actualité.

Certains enfants de forains s'intègrent plus facilement, les enfants Tsiganes et les familles surtout ne s'habituent que difficilement à l'institution scolaire qui semble une contrainte liée à l'administration. Pourtant à y regarder de plus près en général un enfant par famille est « poussé » pour savoir lire, écrire et compter correctement, parmi ces personnes on peut retrouver des étudiants de l'INALCO à Paris.

A Saint-Yzan-de-Soudiac en 2003, nous avons organisé des expositions dans le collège qui ont mis en lumière les travaux réguliers des élèves, manouches ou non. Les échanges étaient très riches et les passions et autres bagarres se calmaient lorsque tel enfant manouche donnait forme à ses pensées. Comme certains savaient où je stationnais, des ateliers avaient lieu ainsi que des échanges animés avec les adultes.

DC : Pourriez-vous développer en quoi pour ces élèves en particulier « donner forme à ses pensées » favorise le développement et permet peut-être d'entrer mieux dans les apprentissages ?

TM Par exemple lorsqu'un élève qui a une grave maladie se met à représenter un personnage modelé dans de l'argile et qu'il parle de la mort, de notre fragilité et des réactions des Autres. Par exemple aussi lorsque quelqu'un de plutôt violent représente une scène calme et poétique avec des couleurs appliquées avec attention et concentration, en répondant concrètement aux autres élèves et à l'enseignante : en verbalisant plutôt que de hurler ou d'injurier. C'est permettre à un autre niveau d'accéder au langage de la « majorité », d'expliquer aussi pourquoi l'on a un autre langage : comment l'on se vit Tsigane avec les autres et leurs différences.

En ce qui concerne les apprentissages, les enfants Tsiganes sont habitués à observer pour reproduire et plus tard inventer. Des explications purement théoriques ne fonctionnent pas, de même avec certains autres élèves gadjé d'ailleurs ! C'est pour cette raison que l'on alterne la pratique et la théorie avec des phases de verbalisation, de présentation de son ouvrage, de sa réflexion.

Nommée à un nouveau poste en 2005, c'est dans le Lot-et-Garonne que j'ai rencontré des Manouches semi-sédentaires qui avaient honte de parler de leurs origines. Alors que je terminais l'année par un cours sur les minorités et le nomadisme, au sujet « la roulotte de tes rêves » une très grande majorité d'élèves s'est exprimée, des enfants d'ouvriers agricoles Harkis, des adolescents du monde rural. Ces élèves ne croyaient pas que l'art tsigane était une réalité, certains se sont fait traiter de voleurs.

DC : D'après votre expérience d'autres minorités sont concernées par l'exclusion et ce sentiment d'exclusion créerait un lien entre les communautés, pourriez-vous expliquer comment ces activités font émerger ce lien et la nécessité de « penser » l'exclusion ?

TM Je dirais que ceux qui se sentent exclus ont différentes réactions s'ils pratiquent ou non « le Voyage ». Certains semblent hermétiques et en total rejet d'un autre mode de vie, d'expression. D'autres, je pense à des Roms ou à des Manouches, qui ont eu accès à un autre mode de communication, par les marchés, par un métier artistique ou ouvert, sont plus dans la compréhension. Cela dépend énormément de la famille. Par exemple

certaines ne supportent pas les Maghrébins, d'autres auront les mêmes habitudes culinaires. Certains gadjé qui vivent de manière précaire s'emparent du « parler Tsigane » et créent des liens avec les anciens ou les jeunes, mais il existe toujours cette différence, parce que ce n'est pas le même genre d'exclusion selon les Voyageurs : on pense au Poraïmos, au Samudaripen, c'est-à-dire les génocides, puis aux religions. En cela les Tsiganes se sentent peut-être plus près des Juifs. Le commerce est un lien durable néanmoins entre Maghrébins et Tsiganes.

Après avoir fait des ateliers nomades pendant mes études, du soutien scolaire avec le CASNAV, des animations avec l'ADAV33, ou par le biais de notre association art Rom, j'ai rejoint le centre social des gens du voyage de Bergerac avec qui nous avons créé le 1^{er} festival Tsigane en 2006 et où nous développons un projet commun : art & santé, avec des animateurs, une infirmière, pour mettre en place une plaquette d'information relative à la santé en stationnement précaire ou non.

CS : Une plaquette d'information suppose la rédaction d'un écrit : comment se fait le passage de la composition de l'image ou des images à la rédaction d'un écrit informatif ? Quelle est sa place par rapport à l'image ?

TM : Nous travaillons d'abord à la représentation des personnages, à « ce qui se passe pour eux », puis l'on explique, l'on émet des suppositions, des affirmations. On se mettra à comparer avec des plaquettes qui parlent d'autres choses. On abordera ainsi certains tabous, ou des évidences. Cette plaquette sera de lecture simple avec des symboles puis du texte. Pour que l'on y ait accès si l'on sait lire ou non. (Voir les exemples au CRIPS en ce qui concerne la sexualité, la toxicomanie...)

CS : Considérez-vous que l'exercice de la représentation en images (dessin, peinture etc..) est une étape préparatoire qui facilite l'accès à l'écrit ?

TM : Je dirais de la représentation en image codifiée (voir les expressions du mal, du malheur, de ce qui est dangereux par le beng ou le bink, le Diable), puis par le mot tsigane et français. Nous nous efforçons de répéter et « rabâcher » pour que l'on se souvienne du lien écrit-oral : car certains vivent un tel décalage entre chez eux et l'école que souvent l'écrit est oublié, « relégué », bref, il n'est pas du tout prioritaire, sauf pour celui ou celle qui devra décoder les papiers administratifs, écrire un poème...

Notre association cherche un lieu pour que le public ait accès à son centre ressources de manière plus pratique, nous proposons des expositions et ateliers de manière régulière, et nous sommes soutenus dans nos démarches par des structures telles que l'ADAV33, le CASNAV, Vialarue.

Notre premier atelier d'envergure a eu lieu dans la classe des gens du voyage à La Gorp à Ambarès où nous avons créé en six mois une fresque sur le thème de tous les voyages. Sa taille a permis à tous de s'exprimer (22 x 7 m), c'était en 1998. Les détails liés à l'avancement de ce projet et à la pédagogie sont inscrits et analysés dans ma thèse.

Nous avons fonctionné par de nombreuses rencontres avec les parents pour qu'ils s'investissent à l'école et pour leurs enfants, nous avons fait un échange artistique avec un projet parallèle, la biennale d'art contemporain de Lyon, « gens du voyage - gens de l'entreprise » avec la société de teinture « Idéal » à Vaulx-en-Velin où stationnaient des Manouches, l'artiste Laurent Boisdron a fait le déplacement). Ce travail a été mis en œuvre grâce à des éducateurs de ce qui est aujourd'hui l'ADAV33. De nombreuses familles ont ainsi été touchées et la fresque est d'une grande qualité. (Voir familles Touraine, Orne, Weiss... Voir journal Sud Ouest du 21 février et de juin 1998 et le

magazine de la ville d'Ambarès, déc. 1998, N°10 « un travail pour le futur », voir le rôle des institutions pour mener à bien ce projet et à la suite.)

Nous avons insisté sur les techniques relatives à la peinture, à la mise en espace et au fait de narrer une histoire.

CS : « Mise en espace, narrer une histoire » on sait que ces deux notions sont perçues différemment selon que l'on appartient à l'une ou l'autre des cultures, aviez-vous l'intention de provoquer une prise de conscience de ces différences et ainsi de faire évoluer les représentations des uns et des autres ?

TM : La notion de mise en scène pour l'art et l'esthétique des gadjé n'est pas du tout la même que pour les Voyageurs. Si l'on est Tsigane la première mise en scène c'est celle de soi, du corps, exposé à l'extérieur, aux regards, l'on doit donc être fier (ce sont des stéréotypes), paraître méchant ou mendiant... La narration c'est le rôle de l'ancien, celui qui sait et qui donne des parts d'histoires, des contes. Pas du tout comme à l'école où l'on travaillerait au suivi dans le temps, à la construction pièce par pièce. Certains savent utiliser ces différences de par leur métier pour fidéliser les autres : pour le Voyageur avoir de nombreux contacts est très important : et l'on s'exposera, et l'on se racontera.

Extraits de la thèse, carnet N°2 [en gris]

« Les pages qui suivent proposent, chronologiquement, le fonctionnement et les comptes-rendus des différents ateliers, dans cette petite ville, plutôt tranquille, où les familles Hardt et Zavatta, entre autres, ont acquis des terrains, dans les anciennes zones marécageuses... Je dois préciser, avant tout, que ma venue n'était acceptée qu'à une seule condition : que tout soit réglé, planifié, organisé avec les enseignants et l'éducateur. Alors, ma question devient : comment, en partant d'une organisation stricte : « il faut que les enfants apprennent la perspective pour faire de beaux dessins », comment, donc, proposer un arum, une alternative, pour qu'une libération d'images ait lieu, dans un autre temps et un espace différent de ce cadre étouffant ?

Le « Beau » a-t-il besoin d'une perspective pour exister ?

Action : la préparation des rencontres avec les enseignants me demande un effort surhumain. J'essaye, avant toute chose, de me cadrer un peu. C'est fin janvier 1998 que je propose aux professeurs des écoles impliqués dans ce projet, une rencontre avec d'autres personnes qui travaillent avec ou sans Voyageurs. Puis je tente de m'informer sur les différents thèmes de l'année scolaire et surtout, ce qui m'inquiète le plus : les enfants, élèves, ont-ils des demandes, des questions par rapport à cette proposition d'ateliers sur plusieurs mois, en vue de réaliser un lien entre nomades et sédentaires, la fresque du Voyage... ?

28 janvier 1998. Tania MAGY aux enseignants concernés par l'atelier d'arts plastiques :

A/ Pouvez-vous résumer les leçons ou thèmes abordés lors de vos cours :

Cécile Delon (classe de Voyageurs) :

— Le visage/Le mouvement en arts plastiques.

— Le vivant en Bio.

— Carnaval en techno et découverte du Monde.

Stéphane Théas/Nathalie Fontagnères (classes qui intègrent un ou deux voyageurs) :

CE₁ 1 (vendredi, 15h20-16h30) :

— Chaînes alimentaires.

— Solides, polygones, pavages.

- La BD.
- CE₁ 2 (lundi, 15h20-16h30. Demi-groupe pour 15) :
- Relations entre les êtres vivants de la forêt.
- Géométrie : solides, polygones.
- Conte, récit.
- Travail sur l'image (fixe et animée).

B/ Demander aux enfants s'ils ont une envie particulière (matières techniques...) :

Cécile Delon (classe de Voyageurs) :

- Fabriquer des choses pour décorer la classe, avec du papier, de la poterie, des rouleaux de PQ.
- Faire des dessins avec crayons de couleur, faire des trucs en pâte à modeler.
- Représenter des danseurs.
- Faire des petites statues, faire des guirlandes.

Stéphane Théas/Nathalie Fontagnères (classes qui intègrent un ou deux Voyageurs) :

- Travailler le volume (mobile, constructions...)
- Carnaval (masques + décorations pour fête...)
- Différentes techniques de peinture et différents supports et outils.

C/ Invitation à discuter, rencontrer, se documenter, d'après une demande forte des enseignants :

Si vous désirez venir le mardi 10 février 98, rencontrer des personnes qui travaillent avec des enfants Rom, vous êtes les bienvenus de 19h à 21h, au 18, rue Monthyon (Capucins, Bordeaux).

Se sont proposés :

- Cécile Boret (ethnologue) et Christophe Goussard (photographe) qui ont animé un atelier d'écriture et photographies à Bacalan (village Andalou).
- Karin Marin, étudiante en 5^{ème} année aux Beaux Arts de Bordeaux.
- Alain Bedouk éducateur de l'AAVG de Talence.

N'hésitez pas à porter des documents qui peuvent être utiles à tous.

Le mardi 10 février, seuls se sont effectivement rencontrés les professeurs des écoles et Karine Marin. La discussion, qui a duré trois heures, a participé à mettre en avant des soucis de communication et de rapport à l'autorité gadji pour les jeunes voyageurs, aux notions d'écoute, d'attention, de difficile concentration, au mouvement (ne pas rester assis...) Nous avons également abordé le thème de l'art à l'école.

Compte-rendu du premier entretien, 28 janvier 1998 : école d'Ambarès

Étaient présents : M. Chaumet, directeur, Cécile Delon (classe des Roms), Corinne Lamblot (stagiaire IUFM), Stéphane Théas et Nathalie Fontagnères (maîtres de CE1), Tania Magy (plasticienne).

Projet d'année de l'école : l'écoute.

Première rencontre des personnes présentes. Mise en avant du projet d'animation en Arts Plastiques « ET PARTAGE DES CULTURES ».

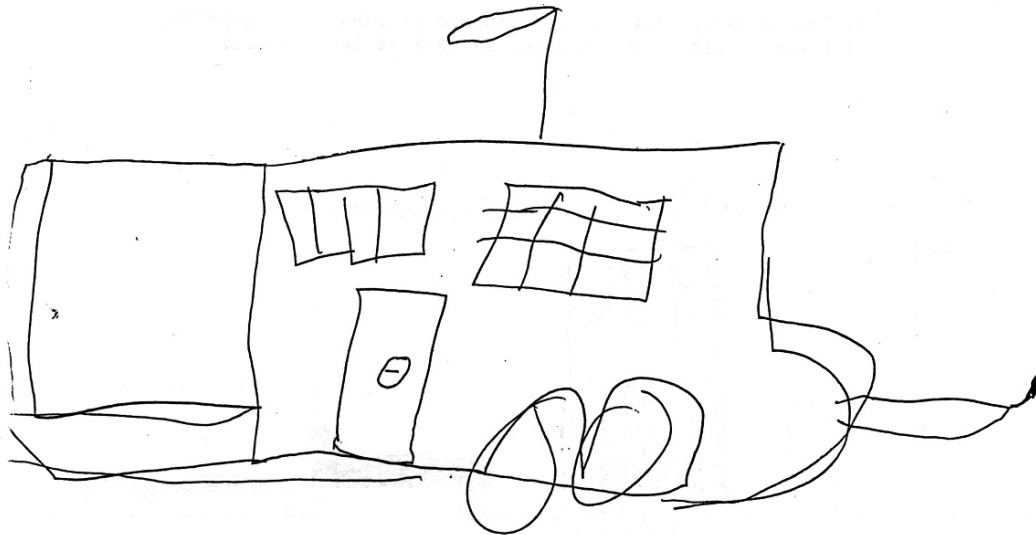
Ont été prévues les actions suivantes :

- Correspondance/réunion mensuelle avec les différents intervenants concernés.
- Évaluation personnelle de l'élève par une grille mise en place par le maître/la maîtresse et l'intervenante.

- Prestation d'une heure par classe de fin février à juin 1998, soit un thème pour quatre heures.
- « L'élaboration conjointe de la séquence pédagogique », « le partage », les animations, se dérouleront de la sorte :
 - A. Rencontre avec la classe concernée.
 - B. Établissement de la grille de fonctionnement :
 - * En prenant part du rythme des leçons et thèmes abordés par le maître/la maîtresse.
 - * En décidant avec les élèves des sujets et du cadre de l'action (limites, lieux, matériaux, sons...)
 - * En proposant une technique, une technicité, avec l'intervenante, à partir d'un conte, d'une mythologie, d'une chanson (musique), en lien avec les leçons et sujets en cours.
- Les matériaux seront fournis par l'école et seront « récupérés ».
(Travail sur le propre et le sale, le neuf et le vieux...)

DC : « à partir d'un conte, d'une mythologie, d'une chanson, en lien avec les leçons et sujets en cours » : pouvez-vous expliquer ce choix ?

TM Ce choix n'en est un qu'à moitié puisque nous avons travaillé avec le reste de l'équipe pédagogique qui avait déjà mis en commun des contes. C'est la difficulté de pouvoir s'intégrer à un projet sans casser le rythme avec les élèves et les enseignants. D'autre part nous partons souvent d'une autre expression pour aborder le dessin, la peinture, pour laisser libre cours à l'imaginaire et recadrer les propositions.



Dessin d'Alex.

Extraits de la thèse, carnet N°2

Première rencontre avec les enfants Rom, 28 janvier 1998 :

Sept d'entre eux sont présents. Cécile Delon me propose d'intervenir si je le désire. Je prends place au milieu des tables et j'attends.

Certains dessinent, une feuille un livre, deux se disputent un crayon, un s'endort. Je souris. Voilà une classe de Rom ! Mouvements autour des tables, rythmes atypiques, oublieux du temps, vivants. Une seule d'entre eux a fréquenté l'école maternelle.

Je n'ai pas préparé « d'animation », ou plutôt d'intervention, et je préfère discuter avec eux. Ils me demandent, comme à l'habitude, si je suis une fille ou un garçon, pourquoi je me coupe les cheveux et si c'est quelqu'un qui me les a coupés. Ils me font répéter mon nom, je leur renvoie la question : nous nous présentons (surnom, lieu d'habitation...) Nous décidons de nous dire quelques mots que nous connaissons. Nous sommes d'accord sur le mot chiner (*mangav*) et bien sûr, le dieu (*Baro Devel*) et le diable (*Beng*). Comme je ne pratique pas la romani au quotidien, je souhaite des éclaircissements par rapport à la prononciation, qui varie selon les familles. Peut-être s'agit-il d'une méthode faisant appel à la démarche créative (élaboration d'une première rencontre, observation et analyse des réussites qui apparaissent lors de ces rencontres, avant de construire pour un prochain atelier un projet évoluant selon les propositions de chacun. Tout ceci pour observer finalement les réussites avant de débiter ou poursuivre les autres ateliers d'art Rom.)

CS : Pour quelle raison avez-vous permis à la langue de l'autre d'occuper une place au sein de l'école ?

TM Pour ces enfants-là et à ce moment-là l'identité semblait primordiale à exprimer car nous étions face à des élèves qui étaient bilingues ou en totale acculturation. Ils s'apprenaient ainsi des mots entre eux et je souhaitais les mettre dans la situation suivante : qu'avez-vous à m'apprendre vous aussi puisque nous ne nous connaissons pas. (Ou peu, je connaissais plutôt les parents).

Extraits de la thèse, carnet N°2

R. veut voir la différence entre deux dessins que nous allons faire. Il fait un bonhomme avec un chapeau. Je lui donne la verdine (caravane à chevaux) que j'aime représenter comme symbole d'un vieux voyage. Avec A. et D., nous nous moquons un peu des roues de la campine (caravane) de P. : « parce qu'elle est michto (bien) mais qu'elle peut pas rouler. »

Nous nous quittons après cet échange de savoir-faire.

« Tu nous apprendras à faire la campine et le Mercédès ? »

(Il n'est pas encore question de point de fuite.)

Le bilan de cette première entrevue est positif, nous souhaitons continuer à élaborer des projets, apprendre et transmettre nos savoirs.



Dessin de David.

Compte-rendu des interventions en arts plastiques du mois de mars, école d'Ambarès II, 30 mars 1998.

I. Classe des enfants du voyage : (Cécile Delon)

- 02.03.98 : Nous travaillons sur des découpages de précision, dans le but de constituer des *verdines* (roulottes) personnalisées. Les enfants sont appliqués et très attentifs après la lecture d'un texte sur la création du monde chez les Rom. À eux de restituer leur histoire à partir de ce montage.
- 09.03.98 : Confection des costumes et de leur bonhomme carnaval.
- 16.03.98 : Les enfants prennent des photographies pour garder une trace de cette journée à l'école. Remise des prix.
- 23.03.98 : Les projets dessinés de leurs « boîtes d'artistes » prennent forme.
- 30.03.98 : Le but est de proposer leur vision personnelle d'une « aventure », pour l'exposer et l'échanger avec d'autres artistes, Rom ou Gadje.¹ Leur travail se présente sous trois formes : un dessin (plan), une mise en volume (boîte), une explication orale (cassette audio). Chacun élabore sa construction à son rythme, seul ou à deux selon l'envie.
- Avril 98 : Si le temps le permet, nous entreprendrons des peintures « grandeur nature » à l'extérieur de la classe et une approche de la mise en volume des personnages (bois, terre...).

II. Classes de CE1 : (Nathalie Fontagnères et Stéphane Théas)

- 02.03.98 : Chaque enfant choisit un mot et l'inscrit sur sa feuille.
- 06.03.98 : Tous les mots (noms, adjectifs, expressions...) sont mis en commun au tableau. À partir de cinq mots minimum, l'enfant élabore son histoire et l'illustre. Ce travail met en lumière la difficulté d'une mise en scène et de l'exercice de l'imaginaire.

CS : « la difficulté d'une mise en scène » entendez-vous par là une difficulté à se projeter dans une histoire inventée ?

TM Pour certains il paraissait impossible d'inventer (un paysage, un personnage, une action), pour d'autres il était normal de recopier un modèle. Cela au début des séances d'arts plastiques a mis en évidence que certains ne comprenaient pas tout simplement quel rapport à une histoire avec une illustration, alors qu'ils avaient déjà vu des livres illustrés que l'enseignante avait lus. C'était pour eux comme s'ils entraient dans un autre monde.

Extraits de la thèse, carnet N°2

- 09.03.98 : Confection des bonhommes Carnaval.
-

— 16.03.98 : Les CE1 (1) construisent un mannequin articulé (bras et jambes) par groupes de quatre ou cinq. Les CE1 (2), un personnage au long cou, également par petits groupes. Chaque élève a participé au préalable à l'élaboration du plan de construction et choisit son « rôle » : squelette du personnage, mise en volume des membres, décoration...

— 20.03.98 : À partir des dessins personnels, des groupes de quatre ou cinq sont mis en place.

— 23.03.98 : Quatre ou cinq dessins sont distribués à chaque groupe, au hasard. Chaque « équipe » doit construire une histoire cohérente à partir de cette base. Cet exercice met en évidence la difficulté d'un travail en commun : qui écrit, qui dessine, qui prend la parole... ?

— 26.03.98 : Chaque groupe doit réaliser sur un grand panneau (60 x 200 cm), son projet de dessin commun. Qui a pensé au paysage ou au lieu de l'action, qui choisit les couleurs, qui prend toute la place... ? Qui n'a pas de place ?...

Ceux qui ont terminé la composition du panneau s'installent seuls à nouveau et réalisent le personnage ou l'élément de leur choix en deux ou trois dimensions. Ainsi, le personnage « sort » du dessin (carton et peinture) pour créer une nouvelle aventure.

Suite à ces travaux, suivra une discussion sur les différentes phases de construction : est-ce que chacun a réellement pu s'exprimer... ?

— Avril 98 : Des ateliers seront proposés sur des techniques plus concrètes :

.Composition des couleurs.

.Composition des formes de base.

.Travaux précis et travaux grandeur nature...

III. Suite des projets :

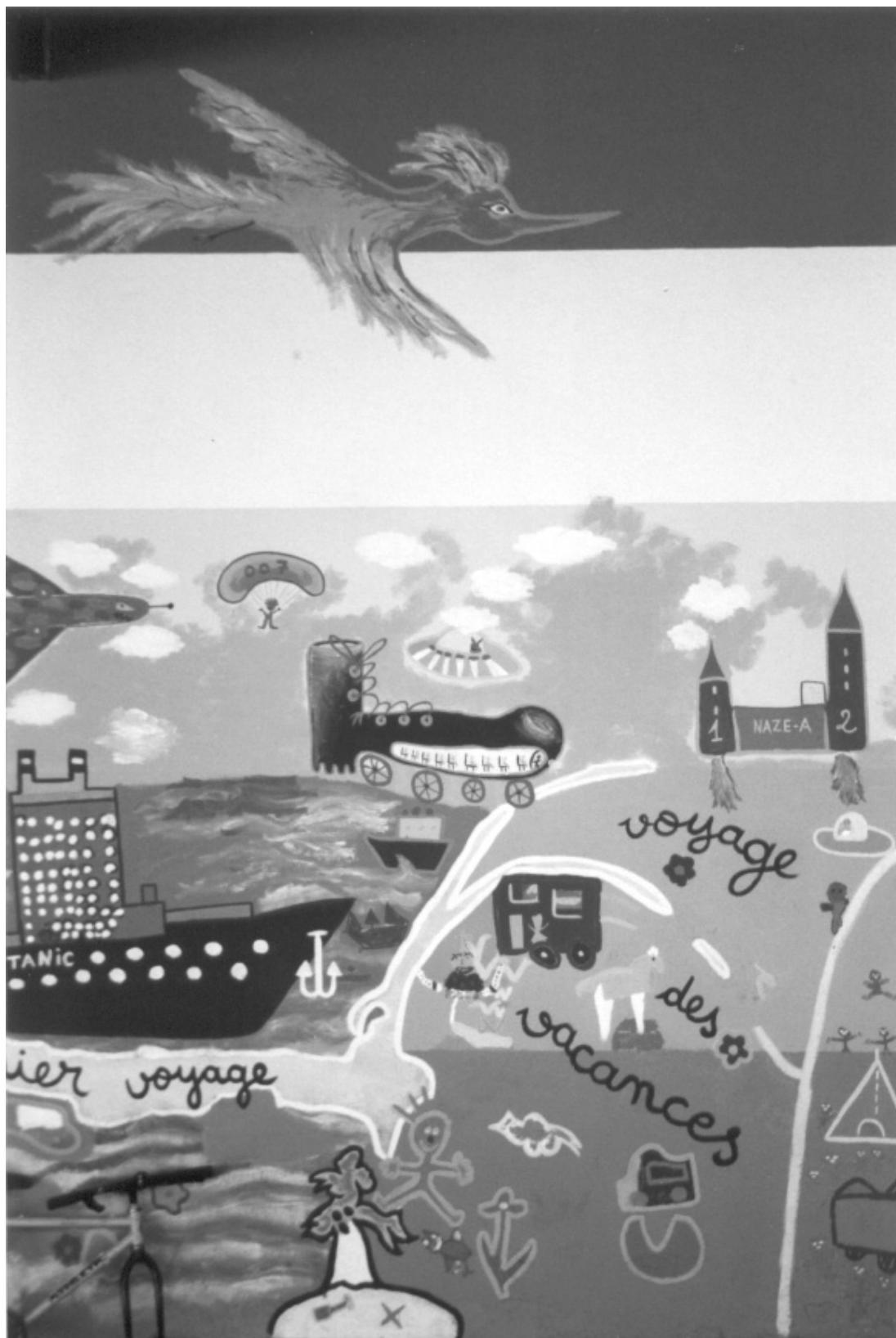
À nous, adultes, de voir ensemble s'il est possible de proposer un projet cohérent pour une exposition des travaux des élèves dans la ville d'Ambarès en fin d'année. (Professeurs des écoles, direction, mairie, intervenante).

Le projet de création d'une fresque sous le préau pourra-t-il se mettre en place pour mai-juin, suite à la proposition de Monsieur Chaumet ? Avec quelles classes ? Le thème « nomadisme et sédentarisation, partage des cultures » vous conviendrait-il ?

20 mai 1998.

CS : *Quel est le rôle de ce travail préparatoire par rapport à la fresque future ?*

TM : La fresque, c'est la confrontation au mur. Mur laïque à la Freinet, mur sacré d'Afrique, mur taggué des cités, le mur c'est le déclenchement des passions. Cette symbolique très forte du mur, il fallait les y préparer avec un autre regard. Ce n'est pas le mur où l'on inscrit un mot pour le cousin qui passera le mois prochain, ce n'est pas le mur où l'on provoque, où l'on injurie. C'est le mur-tableau, celui qui va donner du sens, éveiller à la réflexion et plus tard à l'action. C'est le mur avec lequel on joue à passer : il y a une porte, si je représente une roulotte grandeur nature en utilisant la porte je traverse cette construction. C'est aussi penser au travail de sculpture, d'architecture, de photographie.



Détail de la fresque.

Les mêmes thèmes ont été proposés indifféremment pour les classes des Voyageurs et des gadjé. Suite à la demande de certains, "pour apprendre à bien dessiner", des interventions plus techniques ont été lancées. De taille réduite au début (format A4, A3 ou libre), ces expérimentations seront sans doute utiles pour aborder la peinture murale sous le préau.

Après toutes ces manipulations à plat ou dans l'espace, nous passons à l'élaboration concrète des croquis pour la fresque, dont le thème est : « Nomades et sédentaires ».

- Chacun dessine son idée.
- Les « grands thèmes » sont mis en commun : voitures, caravanes, toiles de tentes, bateaux, personnages, animaux, décors...
- De fin mai à fin juin 1998, les enfants travailleront à l'élaboration de la fresque si possible par groupe de huit, pour apprendre à peindre sur une grande surface, à leur rythme.
- De fin juin à fin juillet 1998, je terminerai le haut de la fresque en peinture et volume. (Par mesure de sécurité, les élèves ne sont pas autorisés à monter sur l'échafaudage).

CS : Comment tout ceci se rapporte-t-il à la thèse de « l'art Rom, des transports amoureux... » ?

TM Tout d'abord parce qu'il s'agissait pour moi, de transmettre et d'apprendre. L'atelier, c'était le moment de discussion avant de montrer chacun, ce que tel ou tel mot (concept) pouvait devenir visuellement. C'était tenter de comprendre le rôle d'un professeur des écoles. Partager et faire savoir que les Tsiganes et les autres peuvent (travailler) créer ensemble sans conflit.

Extraits de la thèse, carnet N°2

« L'art Rom, des transports amoureux ... » s'élabore de questions en réponses, de doutes en actions...

Analyse et tentative de compréhension des ateliers d'Ambarès.

— Les enfants, Voyageurs ou non, ont collectivement adhéré au projet [*que ces enfants nomades ou sédentaires, tziganes ou pas, nous proposent leur vision du voyage, des voyages sous toutes leurs formes*] (ateliers et fresque). Ils s'y sont investis avec beaucoup d'enthousiasme et ont montré leur capacité à s'exprimer « en grand ». Le mur qui nous était proposé étant d'une taille suffisante pour que chacun y trouve son espace (21 x 7m).

Nous avons eu le temps nécessaire pour réfléchir au thème par de longues discussions et par l'élaboration de nombreux croquis, par une méthode permettant peu à peu à chacun de prendre conscience de son rôle et de celui des autres. (Petits formats, volumes, entraînements sur grands formats, répétition des formes et/ou évolution des propositions...)

— Les enseignants, qui ont fait preuve d'une confiance et d'une patience particulières, souhaitaient réellement que ce projet aboutisse à une réalisation finale de qualité. Qualité de l'écoute, des réponses et des techniques. Les trois professeurs étaient tous jeunes et nouveaux dans cet établissement. Ils souhaitaient en particulier que les enfants tziganes comprennent que l'école et son enseignement étaient un point positif pour eux et pour leurs parents, tout comme leur accession à la compréhension des autres, au monde des Gadjé. Ils m'ont laissée agir avec une grande liberté et je les en remercie.

— Les parents, fiers des réalisations, venaient peu à peu commenter les représentations, n'hésitant pas à s'impliquer (don de pinces, de papiers, de peintures...). Les parents des Voyageurs, qui prenaient des nouvelles par d'autres moyens, se sont déplacés les derniers jours.

— Seuls deux enfants ne souhaitaient pas s'impliquer dans ce projet : un gitan, l'autre non. Pour le premier, le « problème » se situait sur les outils et les matériaux. « C'est pas notre métier, j'y toucherai pas... » Après quelques tentatives et une visite chez ses parents, je lui propose de nous montrer comment il souhaiterait participer avec des matériaux différents. Comme il est issu d'une famille de ferrailleurs, il participe par la suite à l'élaboration de la fresque avec des éléments de bicyclettes (roues, cadre...) dont il prévoit le montage et l'assemblage, en lien avec les autres peintures, dans et sur le mur, grâce à l'aide généreuse des ateliers municipaux (« Ca au moins, c'est un travail d'homme ! », nous confiera-t-il plus tard).

En ce qui concerne la seconde, le souci portait également sur la matière peinture. « C'est horrible, parce que c'est tellement salissant ! » Après quelques tentatives et une rencontre avec l'un des parents, je lui propose de nous expliquer comment elle souhaiterait participer, avec quels outils ? Elle souhaite s'investir avec différentes sortes de crayons (mine de plomb, crayons à papier...), « pour qu'on ne les voie (les dessins) que de près ». Elle réalise ainsi le lien entre plusieurs scènes et/ou personnages peints et nous confiera, après que les techniciens des ateliers municipaux aient verni le mur : « Comme ça au moins, c'est très bien, c'est protégé de la poussière par une petite peau ».

Ceci pour dire que j'ai essayé de prendre en considération les demandes de chacun, avec ses différences. « L'art Rom, des transports amoureux... » prenant justement tout son sens par le mélange des singularités.

Bien loin de me lancer dans des opérations pédagogiques que je ne pourrais maîtriser, je passais beaucoup de temps à discuter avec ces jeunes enseignants qui ont étudié avec sérieux, théoriquement et pratiquement, qui sont donc professionnels et capables de passer des concours qui exigent une connaissance pointue de la pédagogie et des pédagogues. L'art Rom, ainsi curieux de tout, se questionnant sur un éventuel transport amoureux en direction d'une école qui apprendrait comment fonctionne l'école pour que le tableau (noir) s'éclaircisse.

C'est ainsi que j'ai découvert qu'il existait une pédagogie Freinet et même des cahiers pédagogiques, « qu'un homme explique assez bien tout cela dans un très bon livre » [Meirieu P. (1985) *L'école mode d'emploi. Des "méthodes actives" à la pédagogie différenciée*, Paris : Ed. ESF]

Les trois professeurs de cette école se demandaient comment je pouvais arriver à « d'aussi bons résultats » sans méthode. C'est-à-dire que je permettais tout simplement à ces enfants de s'exprimer, avec le moins de contraintes possibles, c'était ma méthode ! Quelle naïveté !

CS : Plutôt qu'une « méthode » ne s'agit-il pas d'une philosophie de l'enseignement, celle qui consiste à considérer l'élève comme un sujet à part entière, expert en ce qui le concerne, son histoire, sa culture, sa langue, quant au professeur il a seulement une bonne longueur d'avance dans le domaine des savoirs et des connaissances scolaires ?

TM Oui et il fera tout pour ne pas perdre cette avance, tout en restant humble et ouvert !

Extraits de la thèse, carnet N°2

Mais comment combler ce manque, comment rattraper le temps perdu, comment ? J'ai la sensation, encore aujourd'hui, de glisser dans une chute éperdue, trouver un guide, pour comprendre et construire tout cela... Alors, nuits d'insomnies, trop chaud, trop froid, le vent, j'ai lu, j'ai lu, j'ai lu... Tout ce qui me tombait sous la main, et je prenais de petites notes dérisoires qui finissaient par former un tas bientôt aussi volumineux que ces lectures... C'était mes questions, mes incompréhensions face à ce langage inconnu. Je devais me former, m'informer, être formée, encore apprendre, chance. Mais comment faire, à qui s'adresser ? Alors je lisais, je lis encore. Et je pensais, et je pense encore, à ces enseignants qui nous éclairent. « L'art Rom, des transports amoureux ... » s'élabore de questions en réponses, de doutes en actions.

Exemples de lectures : je tourne les pages d'un vieux cahier (carnet ?) qui était censé apprendre aux élèves à être (devenir) attentifs. Ce sont des pages et des pages de dessins obsolètes qui défilent sous mes yeux... Un clocher, un drapeau français, un mouchoir brodé, un dé, du pain, une assiette creuse...

Questions : et que se passe-t-il si l'on déborde, si l'on essaye de dessiner à côté ?

Explications :

« Les cahiers de Mme S. H. Lebert s'adressent [...] aux écoles maternelles [...] ainsi qu'aux classes d'anormaux [...]. Ils renforceront par la pratique, l'acquisition des connaissances préparatoires à la lecture, au calcul, au langage, à l'écriture... » [1927. Exercices graphiques d'attention, formes, positions, directions. Ed. Nathan.]

Ensuite, (c'est à dire plus tard, après réflexion) c'est un historique des actions de Célestin Freinet, je lis, (c'est un texte qui était censuré par le gouvernement de Vichy) :

« Oui, l'effort pédagogique que nous poursuivons suppose une certaine conception sociale du devenir humain : c'est notre conception républicaine et démocratique qui attend de l'école qu'elle forme non seulement des bavards capables de réciter des leçons, mais aussi des hommes susceptibles de penser librement, et d'agir harmonieusement, au sein de la communauté, capables de défendre les libertés conquises, sachant obéir mais aptes aussi à participer intelligemment à la gestion de la chose publique. Et qu'on ne vienne pas nous objecter, au nom d'une neutralité scolaire abusivement interprétée que l'école doit se cantonner dans sa besogne d'instruction sans aucune tentative d'éducation sociale [...]. Et quoi qu'on en dise, l'école ainsi axée sur le social, avec ses buts non seulement instructifs mais aussi délibérément éducatifs, n'a pas si mal rempli son rôle... » [Boumard P. (1996) *Pédagogues et pédagogies. Célestin Freinet*, in Célestin Freinet, textes choisis, Paris : PUF, pp. 112-113.]

Questions : réaliser une fresque, serait-ce alors une sorte de « journal mural », parce qu'on pourrait s'y projeter, y émettre des critiques ou des remerciements, réaliser ce que l'on accomplit, prendre de la distance, transformer un projet en œuvre, mettre en scène un rêve ? »

....

Suite à cette fresque je suis partie avec l'atelier ambulatoire voir comment l'on travaille ailleurs et rencontrer des artistes tsiganes ou amis des Voyageurs.

Voir Guy-Pierre Geneuil, Esméralda Romanès en Provence et aux Saintes Marie de la Mer, à l'aire d'accueil des Perrins lors du Gipsy Swing festival avec Gérard Gartner et les Carret, Mona Metbach à Torsy en région parisienne... Chaque département ou région aborde de manière différente la question des Voyageurs, de la scolarisation en écoles ou au suivi en camion école, aux ateliers artistiques... Puis j'ai réalisé des travaux d'illustration pour des ouvrages, des journaux (Xavier Rothéas, France pays des droits des Roms, Ed. Carobella, 2001. Le Niglo en colère, Paris...).

A l'heure qu'il est je suis professeure contractuelle d'Arts Plastiques à Beaumont du Périgord, je revois certains de mes élèves, gitans ou gadjé, je prépare l'Agrégation et le CAPES et continue mes travaux d'artiste : nous rédigeons un livre sur l'art Rom avec le photographe Eric Roux-Fontaine, spécialiste des Tsiganes.

Latcho drom, bonne route à tous et n'hésitez pas à nous contacter pour nous faire lire vos travaux, pour partager nos expériences.